

Rencontre avec le Déserteur

par
Daniel ANET *

Vers 1840, un homme passe clandestinement la frontière dans la région de Morgins et se réfugie en Valais, dans la paroisse de Nendaz. Il mourra, le 9 mars 1871, âgé de 67 ans, à Veysonnaz, petite commune du district de Sion, sous la Crête de Thyon, et qui relevait, au spirituel, de la cure de Nendaz jusqu'au début du présent siècle. Il sera enterré à Nendaz le 12 mars. Il était donc né en 1804, et probablement en Alsace puisqu'on le nommait, jusque dans les actes officiels, le peintre, ou le mendiant, alsacien.

L'année de sa naissance, le 28 floréal — soit le 18 mai — Bonaparte devient empereur sous le nom de Napoléon I^{er} et la République cisalpine, à la frontière sud du Valais, devient le royaume d'Italie dont Napoléon prend la couronne. Depuis 1802, le Valais est indépendant, libéré de l'occupation française, isolé de l'Helvétie, avant d'être, en 1810, brusquement réuni à la France sous le nom de département du Simplon.

En 1824, quand cet homme a vingt ans, l'aventure napoléonienne est terminée et Charles X, succédant à Louis XVIII, monte sur le trône de France. Mais avant la fin du siècle, ce pays connaîtra deux révolutions, la résurgence du bonapartisme, l'instauration de la république. Et les remous de ces drames agiteront tous les peuples d'Europe.

Cet homme, quel est-il ? Son nom nous est connu : Charles-Frédéric Brun. Son acte de décès le qualifie de peintre. Son œuvre, il l'a faite dans quelques villages montagnards du Bas-

* Communication présentée à l'assemblée de la Société d'Histoire du Valais romand, le 16 juin 1963, à Fully.

Valais. Ce sont de fraîches images pieuses et naïves, à l'aquarelle ; quelques portraits ; quelques tableaux à l'huile peints sur bois ; quelques crucifix ; des peintures murales dans une chapelle ; la décoration de quelques meubles comme ceux que possède le docteur Adolphe Sierro, médecin à Sion, lequel, dans une lettre récente, cite ces œuvres de « l'époque d'Hérémente » : « deux armoires et un buffet » peints par « cet artiste à la fois naïf, très sincère et émouvant ».

M. l'abbé Henri Bonvin, curé de Fully, a recueilli une soixantaine de peintures et en recueille encore. A Genève, M. Georges Amoudruz en a réuni vingt-cinq. On dit qu'en tout il y en aurait eu plusieurs centaines. On en retrouverait sans doute dans les régions de Veysonnaz, d'Hérémente et de Nendaz. Toutes sont signées, datées et souvent marquées du nom du lieu où elles ont été peintes, entre 1842 et 1870.

A la cure de Fully, on peut voir un « Saint Jacques en Galice » signé et daté du Trétien. Les œuvres peintes en ce lieu, que les cartes appellent aussi Triquent, dans le district de Saint-Maurice, commune de Salvan, à 994 m d'altitude sur la rive gauche du Trient, sont, jusqu'ici, les plus anciennes et mettent à 1842-1844 l'arrivée du Déserteur dans les villages les plus à l'ouest de son parcours valaisan.

C'est à Fully aussi, dans l'admirable collection de l'abbé Bonvin, que se trouve une Vierge à l'Enfant, peinte à l'huile sur un panneau de bois qui faisait primitivement partie d'un buffet. Le type oriental, ou italien du sud, la sérénité gracieuse de la Madone sont traduits avec bonheur dans un style ferme et large. Un autre panneau de bois de même provenance offre un « Ecce Homo », une tête de « Christ aux outrages » de la même qualité picturale, dont l'attribut, à la fois symbolique et peut-être inspiré de la flore des marécages voisins du Rhône, est un roseau de la Passion, ou massette, reconnaissable à sa graine cylindrique en forme de petite massue.

S'il est fait un jour, au moins pour ce qu'il en reste, le catalogue de cette œuvre formera une vraie « Vie des Saints », une illustration de la « Légende Dorée », d'un accent typiquement rustique. L'image est souvent un ex-voto et si le donateur n'y figure pas en personne, il est au moins cité en belles lettres. Ainsi, au bas d'un « Saint Jacques Majeur et Sainte Elisabeth de Portugal, avec la Ville de Lisbonne », signé C.F.B., il est dit que « Jean-Jacques Charbonnet a fait faire cette image à Beuson, le 28 janvier 1864 ». Ce qui prouve — soit dit en passant — qu'à cette époque de la fin de sa vie, le Déserteur est un peintre connu et apprécié des populations montagnardes et qu'on lui passe commande.

Au premier regard, ce qui frappe dans ces peintures, c'est le sens et l'éclat des couleurs, le plus souvent pures ; la sûreté et la finesse du dessin ; la mise en page équilibrée et sans surcharge ;

le sens de la composition, la vérité des détails, la douceur et la grâce de l'ensemble.

(Signalons qu'il y a, au musée de Colmar, en Alsace, des peintures d'un style très semblable, mais qu'elles ne représentent que des scènes profanes et ne sont pas signées.)

Les sources de notre information sont les suivantes :

1. Un article, signé P. M. [= Pierre Michelet], paru sous le titre *Le Déserteur* dans le numéro 4, du 14 février 1947, pp. 21 et 22, de la *Terre Valaisanne*.

2. Un article signé Georges Amoudruz, paru sous le titre *Exposition d'art rustique des Alpes rhodaniennes. Les aquarelles du « Déserteur » (vallée de Nendaz, Valais)*, dans le numéro 8, 3^e année, septembre 1946, du périodique *Les Musées de Genève*. Il est illustré de deux reproductions en noir et blanc : « La naissance de l'Enfant-Jésus » et « Saint Maurice et ses compagnons ».

3. Une note d'André Donnet, dans son *Guide artistique du Valais*, Sion, 1954, p. 63 : « Haute-Nendaz... chapelle St-Michel, fin du XV^e siècle, rénovée en 1856, avec peintures murales par Ch. Brun († 1871) dit le Déserteur ; autel baroque ».

4. Une lettre que m'adressait M. Donnet, en novembre 1956, me signalant la date exacte de la mort du Déserteur : « le 9 mars 1871, âgé de 67 ans, peintre, de père et mère inconnus, dit le mendiant alsacien, domicilié à Bieudron ». (Arch. cantonales, Sion : Registre de paroisse de Nendaz, décès, à la date indiquée.)

5. Une notice signée M. l'abbé Martin Luyet, curé, parue dans le *Bulletin paroissial de Nendaz*, en mai 1963, pp. 3-4, sous le titre *Deux mots sur le Déserteur*. L'auteur propose l'hypothèse d'une confusion de noms et de personnes entre Charles-Frédéric Brun, venu, selon lui, d'Alsace après les troubles révolutionnaires de 1848, et Jean-Pierre Brun, venu de Savoie à Nendaz en 1823 ou 1824 pour disparaître bientôt, non sans laisser deux enfants naturels légitimés sous son nom et dont les inscriptions de baptême et de décès désignent leur père comme étant un « déserteur savoyard ». Outre que cette confusion entre un malencontreux et fugace « oiseau de passage » et un personnage très connu et unanimement respecté est peu vraisemblable, cette hypothèse est infirmée par la date de 1842 mise par Charles-Frédéric Brun sur ses premières peintures.

La notice mentionne aussi le décès du Déserteur, d'après les registres paroissiaux de Nendaz : « Le 9 mars 1871, à midi, est décédé à Veysonnaz Charles-Frédéric Brun, peintre alsacien, enseveli le 12 à Nendaz ». Cet extrait diffère de celui que j'ai cité plus haut en ce qu'il ne donne pas l'âge du Déserteur, le qualifie de peintre et non de mendiant. L'abbé Henri Bonvin m'a confirmé que le lieu de la mort est bien Veysonnaz. Il est curieux que la tradition populaire ait toujours parlé de Bieudron.

Enfin, le curé Luyet signale la rénovation projetée de la chapelle St-Michel, à Haute-Nendaz. Il faut espérer que les peintures du Déserteur, notamment les figures d'apôtres, qui la décorent seront conservées.

6. Une allusion de Victor Tissot, dans *La Suisse inconnue*, Paris, 1888, p. 420 : « En redescendant à Sion, nous montâmes jusqu'à Hérémence pour voir la « médecine », la mègè de la vallée d'Hérens, qu'on vient consulter de très loin, de la Savoie, du canton de Fribourg, de tous les coins du Valais... Comme j'examinais une peinture qui ornait la partie supérieure d'un vieux meuble, elle me dit : — Joli ! Peint par déserteur français, ancien élève en théologie... A fait bêtise, — tué son capitaine — est venu ici, à Hérémence... Etait menuisier... Est mô... »

7. Enfin, en novembre 1956 et en mai 1963, cordialement accueilli par M. l'abbé Bonvin en sa cure de Fully (un vrai musée, mais vivant), j'ai reçu nombre de renseignements dont il ressort qu'en la chapelle de Riod, commune d'Hérémence, on peut voir un magnifique antependium où le Déserteur a peint les quatre Evangélistes ; que tout près de là, à Mâche, dans la famille Nendaz, un autre bel antependium pourrait être du même artiste ; et que, dans la vallée, de Loèche à Binn, de nombreux ex-voto paraissent attester l'influence du Déserteur, leur style étant très semblable au sien.

Quant à la culture que la tradition attribue à Charles-Frédéric Brun, l'abbé Bonvin la met un peu en doute et signale qu'il commet assez souvent des fautes d'orthographe dans les dédicaces et inscriptions de ses tableaux. L'abbé Luyet note aussi l'inscription très fautive du crucifix de la chapelle de Haute-Nendaz : « O crux ave, espaes unica ». Inutile de gloser là-dessus, d'imaginer une contamination entre « spes » et « species ». Au temps du Déserteur, l'exactitude orthographique n'était pas toujours le fait de gens par ailleurs très cultivés. Et il travaillait dans un milieu où l'on ne devait guère en savoir plus long que lui sur ce point, ni s'en soucier davantage !

En rassemblant ces données¹, une figure apparaît, dont les traits se résument ainsi, composant le personnage du « Déser-

¹ A ces données bibliographiques, il y a lieu d'ajouter :

— R. Wildhaber, *Der «Déserteur», ein Walliser Maler religiöser Volkskunst*, dans *Schweizer Volkskunde*, 1963, pp. 49-62. — La première partie de cet article est en réalité une traduction adaptée du texte de G. Amoudruz, que R. Wildhaber ne cite même pas...

— R. C. Schüle, *Was man sich heute noch vom Déserteur erzählt*, ibidem, pp. 63-68.

— *Art Valaisan*. Exposition de Martigny, 13 juin - 4 octobre 1964, Catalogue, pp. 27-28 : *Note sur le peintre Charles-Frédéric Brun, dit le Déserteur († 1871)*, par A. Donnet, et pp. 73-75 : catalogue des pièces exposées de la collection de M. l'abbé Henri Bonvin.

— Enfin, Mme R. C. Schüle prépare une nouvelle publication sur le Déserteur, qui paraîtra dans un prochain fascicule du *Folklore suisse* (Note de la réd.).

teur » : c'est un étranger de belle prestance, grand et corpulent, aux manières distinguées, aux mains blanches, instruit, parlant latin, ayant étudié la théologie, gardant le secret sur son identité véritable, errant, sans domicile fixe, logeant dans les granges, dans les forêts où on le trouve, une fois, à demi gelé, refusant d'entrer dans les maisons, serait-ce pour partager un repas ; vivant d'abord du pain et du lait qu'il achète ; puis, démuné de tout, des aumônes qu'on lui fait, ne mangeant souvent que des baies et des racines, portant tout son bagage, ne sollicitant jamais rien sinon qu'on lui fournisse les couleurs ou le papier dont il a besoin et qu'il ne voulait pas aller se procurer en plaine ; écrivant des cantiques, longtemps connus comme les « chansons du Déserteur », ou des incantations pour guérir certaines maladies des gens et du bétail, conjurer les maléfices ou figer sur place les voleurs ; connaissant les vertus des plantes ; ne prenant jamais part aux travaux des champs.

On ne sait d'où il est, sinon qu'il est venu de la vallée d'Abondance, de ce Chablais rendu à la Savoie en 1814, neutralisé en 1815 et qui sera définitivement rendu à la France en 1860. On l'appelle le Déserteur, le mendiant alsacien, le peintre alsacien. Peut-être à cause d'un accent particulier de son langage, peut-être en raison d'une confiance qu'il aura faite, à tout le moins aux autorités communales. Peut-être avait-il quelque papier d'identité. Alsacien, il était Français, l'Alsace étant française alors depuis 1648 et devant l'être jusqu'en 1870, un an avant sa mort.

Il est réputé peintre ; mais aussi menuisier, voire sculpteur sur bois ; poète aussi, et quelque peu versé en théologie ; guérisseur et herboriste — mais qui ne l'est, plus ou moins, à la campagne ? De tout cela, les preuves sont variablement précises et plutôt rares et de tradition orale, sauf en ce qui concerne le peintre, le sculpteur et le menuisier.

A Beuson, hameau à l'embouchure de l'Ogentse dans la Printse, un ancien soldat au service de France sous Charles X a prétendu qu'il l'avait vu à la cour, en évêque-aumônier. C'est invérifiable et peu croyable. Est-on évêque à vingt ans ?

Les gens des villages où il vécut ont toujours pensé qu'il avait commis, en France, quelque délit grave. On a vu que la mère d'Hérémence affirmait qu'il avait « tué son capitaine ». Fut-il même soldat ? Ou bien avait-il fait de l'agitation antibonapartiste ? Il fuyait son pays. En fallait-il davantage pour supposer que c'était pour échapper à ses lois ? Cela n'était certes pas pour lui ôter la sympathie du petit peuple où l'on sait d'expérience que la justice des hommes n'est point toujours juste et souvent prompte à frapper sans y voir très clair.

Un fait qui permet, je crois, de penser que sa faute — ou son crime — ressortissait à la politique, c'est son émotion et ses démarches auprès de l'autorité consulaire française en 1859.

Depuis dix ans, il est fixé dans la région de Nendaz où il va vivre douze autres années encore, avant d'aller mourir à Veysonnaz. Il y a trois ans qu'il a peint la chapelle St-Michel, à Haute-Nendaz. Un jour, à Brignon, à droite de la Printse, près de Basse-Nendaz, le président de la commune, François Délèze, jeune notaire, lui dit avoir lu dans les journaux que le gouvernement de Napoléon III accordait, pendant quinze jours, l'amnistie à tous ceux qui avaient combattu contre lui en faveur du roi déchu. Mais la nouvelle vient trop tard, le délai est passé ; et quand le Déserteur, après de vaines démarches, essaie de passer quand même la frontière, il est refoulé par les douaniers.

Or, le 16 août 1859, Napoléon III, rentrant victorieux de la guerre d'Italie, signe un décret accordant l'amnistie *politique* à tous les condamnés (il y en avait encore 1858, détenus et exilés, — dont le plus célèbre était Victor Hugo, alors en exil à Guernesey, et qui refusa l'amnistie). C'est donc bien pour éviter le châtimement d'un délit d'ordre politique que Charles-Frédéric Brun s'était enfui.

Le Déserteur, disaient les gens des montagnes. Sans doute avec une commisération cordiale, sachant quelle force d'âme il faut, ayant fui son pays, pour se condamner à vivre toujours pourchassé, toujours exilé. Même en Valais, il fut, parfois, inquiet par la police, soit qu'elle ait voulu établir plus précisément une identité qu'il tenait vague et secrète, soit qu'elle ait agi à la demande des autorités françaises. Toujours, la population le protégea, le cacha. Une fois même, le curé de Nendaz nia qu'il fût dans l'église où, pourtant, il assistait à la messe. Et c'est comme un écho lointain de la spiritualité chrétienne du moyen âge, qui faisait des lieux saints un tuteur asile même au pire des criminels.

On l'imagine se glissant de ravine en forêt, comme fait une bête pourchassée. En une dizaine d'années, il va parcourir cent kilomètres mesurés à vol d'oiseau, toujours sur la rive gauche et toujours entre alpages et forêts, évitant les grandes agglomérations et aussi la haute montagne inhospitalière. Il se meut prudemment dans ce petit monde valaisan fermé que décrit Ramuz : « Un petit monde entouré de montagnes et qui est ouvert à un de ses bouts si étroitement que le fleuve n'y passe que tout juste par une porte qu'il s'est pratiquée lui-même dans l'entassement des rochers. » ²

Quand Charles-Frédéric Brun passe la frontière, peut-être devant la borne du Pas-de-Morgins dont la date gravée, 1737, atteste l'importance et l'ancienne surveillance, il entre dans un pays où s'achèvent cinquante années de luttes, de guerres entre frères et contre l'étranger, rendues terribles souvent par la violence d'un

² C. F. Ramuz, *Vues sur le Valais*, Bâle et Olten, 1943, p. 27.

tempérament fier et ce sens délicat de la liberté particulier au Valaisan et qui le cabre en d'excessives défenses dès qu'on y touche.

Il entre dans un Valais suisse, qui a été reçu par la Confédération le 4 août 1815, en tant que vingtième canton dont la crise de croissance — semblable à celle de tous les Etats modernes d'Europe — s'appelle la guerre à main armée entre le Bas-Valais épris d'idéal démocratique et le Haut-Valais attaché aux lois et usages de l'ancien régime, dominant le canton et le gouvernement avec rudesse.

En 1847, cette même crise est celle de la Suisse entière. Pour la dernière fois, les Temps Nouveaux et les Temps Anciens s'y heurtent par les armes, le *Sonderbund* menace de faire éclater le lien fédéral, et s'il paraît s'agir d'une guerre de religion, en fait il s'agit du passage difficile au statut actuel de l'unité helvétique dans la diversité des cantons. Le Valais de 1847 forme le dernier boulevard de ce *Sonderbund*. De Martigny à Vouvry, de Kalbermatten a concentré 5 000 hommes de troupe dans des positions que le général Dufour, commandant les troupes fédérales, jugeait difficiles à prendre. Mais il n'y eut pas à tenter l'entreprise, le Valais capitula sans combat, et le dernier, en novembre.

Ces remous, ces mouvements de troupes, rendirent peut-être plus inaperçu encore le passage du Déserteur. La forêt de Morgins l'amène à Troistorrents. Mais il s'y trouve trop près de Monthey et de la plaine. Il remonte la Vièze jusqu'à Val-d'Illiez. Là, on lui dit que la frontière est proche, que le chemin y va tout droit. Il redescend par les forêts sous les Dents du Midi. Le passage est ici forcément bas, par Mex et le Saint-Barthélemy. Ensuite, la grande forêt d'Evionnaz le mène à Salvan. La vallée du Trient va le retenir quelques années et les premières peintures que l'on ait retrouvées sont datées du Trétien. Puis il repart, passe le Trient, voyage à travers une région boisée au relief abrupt, traverse sur Champex, Orsières, les trois Bagnes. Toujours, le chemin vers les hauts s'avère proche de la frontière et y conduisant. Il continue vers l'est. A sa droite, il a des glaciers, des sommets immenses tels que le Grand Combin. Bientôt, devant lui se dresse la puissante barrière du Mont-Gelé, Montfort, Rosa Blanche, Mont-Pleureur qui le contraint à redescendre très bas, peut-être entre la Pierre-à-Voir et les Etablons, où il retrouve des forêts qui, par Isérables, le mènent à Tracouet, sous la Dent de Nendaz. Il passe la Printse, atteint l'alpe de Thyon, descend à Hérémence. Il demeure un peu dans cette vallée de la Borgne et de son affluent la Dixence. On y trouve de ses peintures et la décoration de la chapelle de Riod, au flanc oriental du Bec de l'Etherolla. Qu'est-ce qui le pousse à repartir ? La proximité de Sion et de ses gens de justice et de police ? On se prend à songer que s'il y était resté, il eût peut-être appris plus vite la nouvelle

de l'amnistie et se fût trouvé plus proche des « bureaux » où ses démarches l'eussent rendu à la France. Mais il a retraversé la forêt par le Mayen de l'Ours, Veysonnaz, et arrive enfin à Cerisier, sur Haute-Nendaz, en 1850, où l'accueille le président Fragnière, en son mayen de Prachavio.

Dans ce pays de Nendaz, il va vivre vingt ans et il y sera enterré. Qu'est-ce qui l'arrête enfin, et le convainc de demeurer ? Une certaine qualité de l'accueil, sans doute, la sympathie mutuelle qui ne s'explique pas et jaillit brusquement entre les êtres, leur ouvrant ce pays de l'amitié qui est le dimanche des relations humaines. C'est aussi qu'à voyager de village en village et vivant de sa peinture, il s'était fait connaître. Rien ne va si vite, finalement, que ce « journal parlé » qui colporte les nouvelles à travers la campagne. Charles-Frédéric Brun arrivait précédé de la réputation de ses œuvres. Et sans doute était-elle bonne, et l'accueil d'autant plus cordial. Il resta. Mais, dans les limites de son errance, il y a probablement encore de ses œuvres à découvrir et à sauver. C'est pourquoi on a imaginé ici cet itinéraire.

Pacifié peu à peu dans son âme et dans son cœur, Charles-Frédéric Brun, dit le Déserteur, a souvent contemplé la venue solennelle de la nuit sur le pays auquel il demandait le toit d'une grange, la cabane d'un bûcheron, les aiguilles sèches et tièdes sous un sapin centenaire.

« L'heure vient, écrit Ramuz, c'est l'heure du soir. Ce qui était blanc change de couleur. Au-dessus des rochers, des forêts, des gorges, et plus haut que les pâturages quelque chose s'éveille en même temps que le soleil ne touche plus qu'un des côtés de ces redressements, de ces champs de neige bombés. Ce qui était pâle s'argente et l'argent se réchauffe, tourne au jaune, resplendit. Des champs de boutons d'or, des champs de pâquerettes ; c'est la couleur de l'esparcette, puis la couleur du trèfle qui mûrit. La vallée est pleine d'ombre. L'ombre monte. L'ombre gagne dans les replis, s'étale sur les replats, pousse ses vagues vers en haut l'une après l'autre, bat le flanc des rochers, eux-mêmes devenus transparents et comme éclairés du dedans, qui s'éteignent ; et il ne reste que les plus hautes pointes qui luisent encore ; puis il n'y en a plus que trois, plus que deux, il n'y en a plus qu'une qui pâlit à son tour comme quand un tison disparaît sous la cendre. »³

Le passage du Déserteur, en vérité, c'est le « passage du poète ». Et c'est que là où il passe il éveille le besoin de la beauté, car il la révèle, et la fait voir toute proche et quotidienne. Absolument dénué de tout — sans feu ni lieu —, il n'a qu'elle à donner. Contre la nourriture du corps, il donne celle de l'âme. Il ne fait rien d'utile, produisant la plus haute utilité, qui est de mettre l'esprit à l'aise et le cœur en joie.

³ C. F. Ramuz, *op. cit.*, p. 109.

Il peint une Nativité dont le décor est emprunté au pays, et ses hôtes découvrent que ce pays est beau, et aussi que l'image peinte sous leurs yeux est belle ; tandis que celle qu'ils avaient mise au mur, chez eux, et qu'ils ne voyaient plus, ils découvrent qu'elle est laide. Et ils la remplacent par celle que vient d'achever le Déserteur.

Il l'a peinte assis sur le plancher du « racard » qui l'a abrité pour une nuit, ou sur le banc devant un « mazot ». Les gosses autour de lui l'ont regardé faire avec cette attention absolue des enfants qui entrent d'un coup dans le miracle en formation sous leurs yeux et le surveillent intensément, sensibles à la vérité de l'image. Vérité naïve, comptable de tous les détails, allergique aux procédés illusionnistes.

Cette peinture est religieuse, en ce qu'elle n'offre que des vies de saints et de saintes. Mais plus profondément encore, en ce qu'elle est le lien tressé jour après jour entre une vie errante et la communauté des hommes. *Prius religare*, et tous les hommes ensemble, au divin. C'est le rôle de toute religion. Si elle ne l'accomplit, elle n'est point vraie.

Par sa peinture, le Déserteur apprend aux villageois la puissance et la nécessité de la poésie, et c'est qu'elle soustrait la beauté au temps. Figures, animaux, oiseaux, fleurs que le temps use, défait, déforme, efface, ils les retrouvent ici d'une fraîcheur inaltérable. Et s'ils cherchent le souvenir de leurs plus beaux jours, c'est ici qu'ils regardent, vers ces dessins radieux.

Ainsi naît la poésie au cœur de l'homme, par la découverte et la récréation du monde où il vit et qu'il ne voyait pas jusqu'à ce qu'il l'ait nommé par des mots ou des couleurs. (Et dans le récit biblique de notre Genèse, Dieu, c'est le Père-Poète qui nomme toutes choses dans leur suprême beauté et leur perfection.)

Cette poésie naïve, qu'il faut plutôt appeler native, puisqu'elle est la source de toutes les autres, n'a que faire des images difficiles, des comparaisons savantes. Pour ces cœurs simples — qui sont des cœurs profonds, où il faut descendre très profond si l'on veut qu'elle en jaillisse, car elle y est toujours, mais on ne le sait pas —, la poésie doit être une création exacte. Elle ne doit omettre aucun détail, elle est faite de détails puisqu'elle décrit un morceau du formidable amoncellement de détails qu'est le monde. Seulement — c'est là son mystère — elle sait choisir en chacun ce qui est beau. C'est pourquoi, sous le pinceau du Déserteur, les choses viennent en couleurs pures. Alors on voit qu'elles sont belles.

C'est une peinture sereine, quelles que soient les scènes qu'elle représente. Car elle ne vise pas — ni ne le sait, d'ailleurs — à exciter les passions ou les sens de l'homme, à rehausser ou à pimenter ses désirs et leur assouvissement. Son seul but est de faire don de la beauté, sous le triple aspect que Platon

déjà lui avait reconnu : le Beau, qui est le Bien, qui est le Vrai. Le Déserteur le savait peut-être, ou peut-être ne le savait pas, peu importe ; l'esprit en nous le sait toujours. Et cette beauté partout répandue est partout gratuite. Pour la recevoir, il n'est que de la reconnaître. Et qui l'a reconnue en fait don par un mouvement du cœur où l'intérêt n'a point — ne devrait jamais avoir — de part.

Pas étonnant que le Déserteur ait aussi composé des prières et des cantiques. Car si la prière est bien ce mouvement ascensionnel par lequel l'âme gagne le royaume de la parfaite beauté, dont elle redescend pour la faire partager à d'autres, l'œuvre des artistes véritables, et d'abord des artistes naïfs, est une prière, que ce soit celle de l'Angelico, du douanier Rousseau ou de Charles-Frédéric Brun.

Ce mouvement est aisé et fort s'il est le fait d'une âme légère qui a su déposer tous fardeaux. Et s'il arrive que cet allègement, elle l'obtienne de propos délibéré, par un effet de la volonté illuminée et orientée vers les seuls biens nécessaires et sacrifiant le reste, il faut le plus souvent que la Destinée s'en mêle et dépouille l'homme, le mette à nu, le réduise à la vraie richesse que le monde nomme pauvreté. Mais alors son cœur plus facilement s'emplit de la beauté où il découvre qu'il baigne ; et « de l'abondance du cœur la bouche parle ». Et ses paroles sont gestes aussi, ceux du peintre, par exemple. Lequel, aux âges d'or de la création artistique, ne s'est point appelé artiste, mais artisan — comme Michel-Ange ou Léonard — entendant dire ainsi qu'il était habile ouvrier en ce langage créateur de gestes appliqués à la matière pour l'ordonner, et l'accoucher de la beauté qu'elle recèle. Ainsi du Déserteur, que la rebouteuse — la mère — d'Hérémente appelle menuisier, tout en parlant de la peinture qu'elle avait de lui. Et il est probable qu'outre les crucifix qu'il taillait dans le bois, il fabriquait des cadres à ses tableaux. Il s'entendait à réparer un meuble, à construire une armoire ou un coffre, un de ces robustes bahuts paysans dont il a gravé ou peint le couvercle. Produisant quelques objets de cet art dit populaire parce que, remarque Ramuz, « il est véritablement populaire et semble bien faire ainsi mystérieusement allusion à quelque communauté d'origine, j'entends commune à tous les hommes, à quelque Adam et Eve père et mère de l'humanité. » ⁴

Il ne l'a point fait d'emblée. Ce talent qu'il a déployé pendant trente ans et surtout à Nendaz, il l'ignorait peut-être avant sa fuite ; ou peut-être avait-il, comme on dit, « du goût pour le dessin » considéré comme un « art d'agrément ». Ce n'est pas une vocation qu'il a voulu sauver en passant de Savoie en Valais, c'est sa vie, ou au moins sa liberté. Mais au moment où il se

⁴ *Op. cit.*, p. 27.

trouve une sécurité moins précaire — et toutefois il faut qu'il se cache —, c'est sa faute ou son crime, ou son égarement, qui le retrouvent. Il n'est à l'abri que pour être mieux exposé aux tourments du remords. Et cela m'explique suffisamment ses premières années valaisannes, qui sont celles d'une grande errance. Fuyant les polices de France et de Suisse à travers les forêts accrochées aux roides versants des vallées, il se fuit. Peut-être aussi a-t-il quelque argent, peut-être n'est-il pas entré sans rien ; et il peut payer son gîte et sa nourriture. Mais l'argent est un froid lien entre les hommes et ne satisfait que leurs intérêts. A mesure qu'il se dépouille du peu — ou du prou — qu'il en a, le Déserteur se voit de plus en plus uniquement chargé de ce qu'il pensait peut-être avoir laissé derrière lui en franchissant la frontière. Traqué par les hommes du Pouvoir, il est traqué de bien plus près encore par sa conscience. Alors il va d'un abri à l'autre, cherchant la paix. A mesure que son argent s'épuise, sa condition devient plus humble. Enfin, il est réduit à celle dont il portera le nom et qui — pour tout homme — paraît la pire : il doit tendre la main pour quêter un peu de pain, il mendie, il devient « le mendiant alsacien ».

Par ce geste, une autre relation humaine se crée, uniquement fondée sur l'amour du prochain, qui est la pierre d'angle et la base de la morale chrétienne, et le plus grand don qu'ait fait au monde le christianisme. Et par ce geste, la paix s'ouvre un passage dans le cœur du Déserteur. Des hommes, des femmes l'accueillent et le nourrissent simplement parce qu'il est un homme qui a faim ; et qu'en cet homme dépouillé, ils reconnaissent plus facilement le « frère humain » selon le beau mot de François Villon.

Il était pourchassé, il est reçu. Il était proscrit, il est admis. Il n'était plus que visage d'un crime, il retrouve figure humaine. Il n'était plus que méfiance, il retrouve la confiance ; il en fait l'apprentissage et à mesure sa vie se fait plus légère.

Le plus souvent, pour commencer, ce sont les femmes et les enfants qui lui font la charité. D'abord parce que les hommes, le plus souvent, sont hors du village, à leur travail. Et aussi parce que l'homme, le paysan surtout, plus encore le montagnard, veut prendre le temps de peser l'inconnu qui arrive, si possible de le reconnaître, au moins de le situer afin de mesurer la quantité qu'on peut lui donner de cette confiance si précieuse dans une petite communauté et dont, pour cela, il est facilement avare. Et puis, c'est sur le plan de la sensibilité immédiate que la connaissance mutuelle s'établit, cette perception de l'autre dans son être vrai ; et elle est prompte, car, omettant le détour par l'intelligence et le jugement, elle passe par le cœur et l'âme.

Reconnaissance, au sens où l'on reconnaît un être oublié ; et c'est qu'en tout être humain la même figure existe, le même visage intérieur dessiné sur le même modèle, animé de la même

étincelle divine — mais pour le voir, il faut une autre attention que celle qui s'attarde aux apparences. « On ne voit bien qu'avec le cœur, l'essentiel est invisible pour les yeux », dit le renard au « Petit Prince » de Saint-Exupéry.

Cette reconnaissance fait la supériorité — ou au moins le rôle particulier — du cœur féminin. Il n'y a pas d'autre raison à cette présence des femmes auprès de Jésus, des prophètes, de Gandhi ; et c'est Diotime de Mantinée qui mit Socrate sur la voie du cœur menant directement à la plénitude spirituelle.

Ainsi arrive dans les hautes vallées le Déserteur, figure analogue à celle des moines mendiants du moyen âge ou de l'Asie bouddhique.

Et peu à peu la paix se fait en lui, la réconciliation avec lui-même et avec autrui. De lui-même, il parle peu, dit à peine son nom, garde le secret sur son passé. Non qu'il craigne qu'on le trahisse ; plutôt parce qu'il veut porter seul son fardeau — seul et avec le prêtre auquel sûrement, un jour ou l'autre, il l'a confié.

Il veut tout assumer de lui-même, et c'est le signe d'une âme forte. Il répond à la charité par la poésie de sa peinture et de ses cantiques, et c'est le signe d'une âme qui prie. Admis dans la communauté, il s'impose de n'en point connaître la pleine sûreté des maisons, la douceur des foyers, leur abri contre les éléments et la solitude. Il loge à l'écart, résolu à l'extrême austérité ; et c'est le signe d'une âme qui expie.

Il est accepté tel qu'il se veut. Ces gens rudes, qui font de rudes travaux tout juste suffisants à les faire vivre, ne lui font pas grief de ses mains qu'il garde blanches — et leur blancheur et leur beauté ont frappé les imaginations. Ils ne cherchent pas à l'obliger à prendre lui aussi les outils de leur dur métier, la faux, la fourche, la pioche, la luge à foin, la hotte à fumier, la hache. Ils trouvent que son rôle a aussi une place dans la communauté. Ses peintures sont pour eux une raison de plus d'aimer leur village, leur maison, la femme qui tient la maison, les enfants qui continuent le village. Et elles leur sont nécessaires puisqu'elles leur rendent plus sensible la beauté du monde, dont ils ont besoin aussi ; mais ils ne le savent pas clairement, et qu'elle fait une part du sens de leur vie. « Une vie toute primitive, dit Ramuz. Une vie comme dans les plus vieux temps, ceux d'Abraham, ceux d'Hésiode, ceux de Théocrite, avec à peu près les mêmes outils et ustensiles, dont la plupart sont en bois, les seaux, le baquet plat où on lève la crème, la baratte, les cuillères rondes ou ovales, grosses ou petites, pourvus des mêmes ornements faits au couteau avec adresse. » ⁵

Il passe de village en village, le « peintre alsacien ». Comme passent le tailleur, le cordonnier. A travers le lourd tissu jamais

⁵ *Op. cit.*, p. 91.

achevé d'herbages, d'alpages et de forêts, ils vont comme des navettes de tisserand. Et c'est pour tresser toujours plus solidement le fil de la communauté humaine. Qui se défait souvent ; qui, parfois, se casse. Alors, ils repassent.

Quand, après les années d'errance, le Déserteur s'arrête à Cerisier sur Haute-Nendaz, c'est qu'enfin il est reçu dans une paroisse ; il reçoit — et c'est aussi du pain ! — le titre de paroissien, il est remis en un centre, à une source qui est aussi le dernier réceptacle. « C'est ici la paroisse, dit Ramuz. C'est ici le centre de leur vie. C'est ici qu'on vient pour être baptisé, ici qu'on vient pour se marier, ici qu'on vient quand on est mort et on vous fait un lit à toujours dans le petit cimetière qui se serre contre l'église, plein de croix de bois qui penchent sous une espèce d'avant-toit en forme de triangle, quelques-unes passées en couleur. » ⁶

Ce paroissien venu d'ailleurs — mais nous venons tous d'ailleurs, pour commencer —, cet artiste, la communauté lui confie le soin de l'exprimer. Ayant rénové son antique chapelle dédiée à saint Michel, elle demande à « monsieur Charles » de l'orner de peintures. Ainsi le « mendiant alsacien » — environ quinze ans avant de mourir — donne un langage à la ferveur villageoise. Sans doute, chacun étant suffisamment chargé de travail, chaque jour, n'y eut-il pas un grand concours de peuple pour le voir peindre et fut-il le plus souvent seul dans le silence frais de l'humble nef aux traits purs. Non pas seul, vraiment, non pas abandonné des hommes comme autrefois au passage de la frontière, mais au cœur unanime de la paroisse dont il traduit la prière sur les murs ; y peignant des apôtres, c'est-à-dire de ces hommes qui s'en étaient allés hors de la terre natale porter aux autres hommes des paroles de paix et d'espérance. Le paroissien avait effacé le mendiant ; le peintre rachetait le déserteur.

Vint un jour et la fin d'un hiver.

Des plaques de glace brillaient comme des couteaux dans la neige des champs en forte pente. Par de roides sentiers, un cortège noir et court descendait de Veysonnaz, le pas sec, lent, et fortement appuyé. Cela marchait d'un seul mouvement, portant à bras d'homme une longue caisse. Un mulet venait derrière, traînant une luge. Ce serait pour la remontée vers Nendaz, après Brignon, le château et le passage des torrents. Quatre kilomètres en distance droite.

Quand ils furent à la vue de l'église, le glas se mit à sonner. Au-dessus, Saint-Michel de Haute-Nendaz sonnait aussi, saluant le retour définitif de celui qui l'avait revêtue de beauté.

⁶ *Op. cit.*, p. 89.

Ainsi et pour toujours, le Déserteur s'enracinait dans sa patrie d'adoption.

Et tel fut le passage du poète.

Provenance des figures :

Coll. Georges Amoudruz, Genève : pp. 387-393, 397

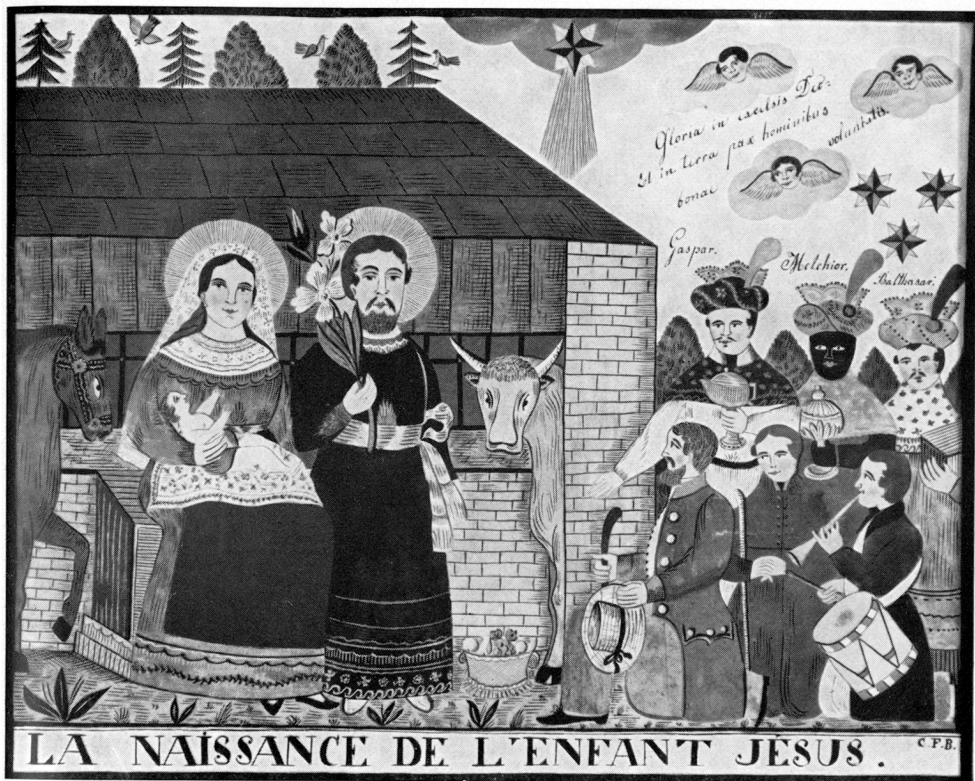
Coll. Henri Bonvin, Fully : pp. 394-396, 398, 400-405, 406 (détail de la p. 401)

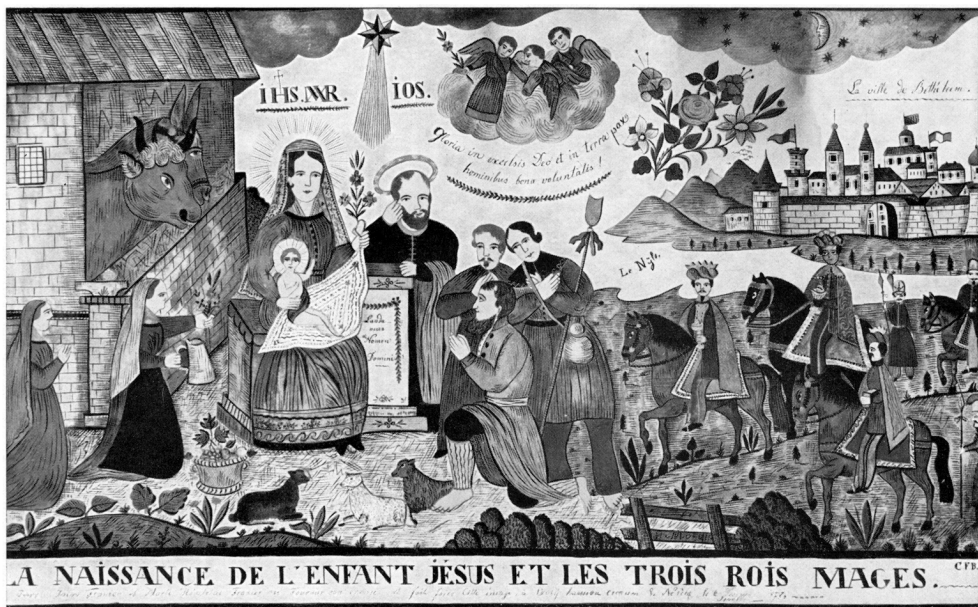
Coll. privée, Nendaz : 399

Coll. Dr Adolphe Sierro, Sion : 408

Nendaz, chapelle Saint-Michel : 407 (Christ du XVIII^e siècle remonté sur une croix peinte par le Déserteur).

Les clichés des pages 387 à 406 ont été prêtés par la Société suisse des Traditions populaires, à Bâle.







S^{TE} MADELEINE, S^{TE} MARIE, S^{TE} ANNE & Marie sa fille. C.F.E.

*Saint Marie, Anne & Madeleine, nous vous supplions de nous assister
 de votre grace, maternelle et surtout amoureuse de notre cœur, amen ainsi etc.*

A. Veyron







SAINT JEAN.

Saint
Jean-Baptiste
S. Jean-Baptiste

III S

IV S

SAINT MARTIN EVÊQUE

Diocèse de Sens, 15. mai 1875.



SAINT JACQUES

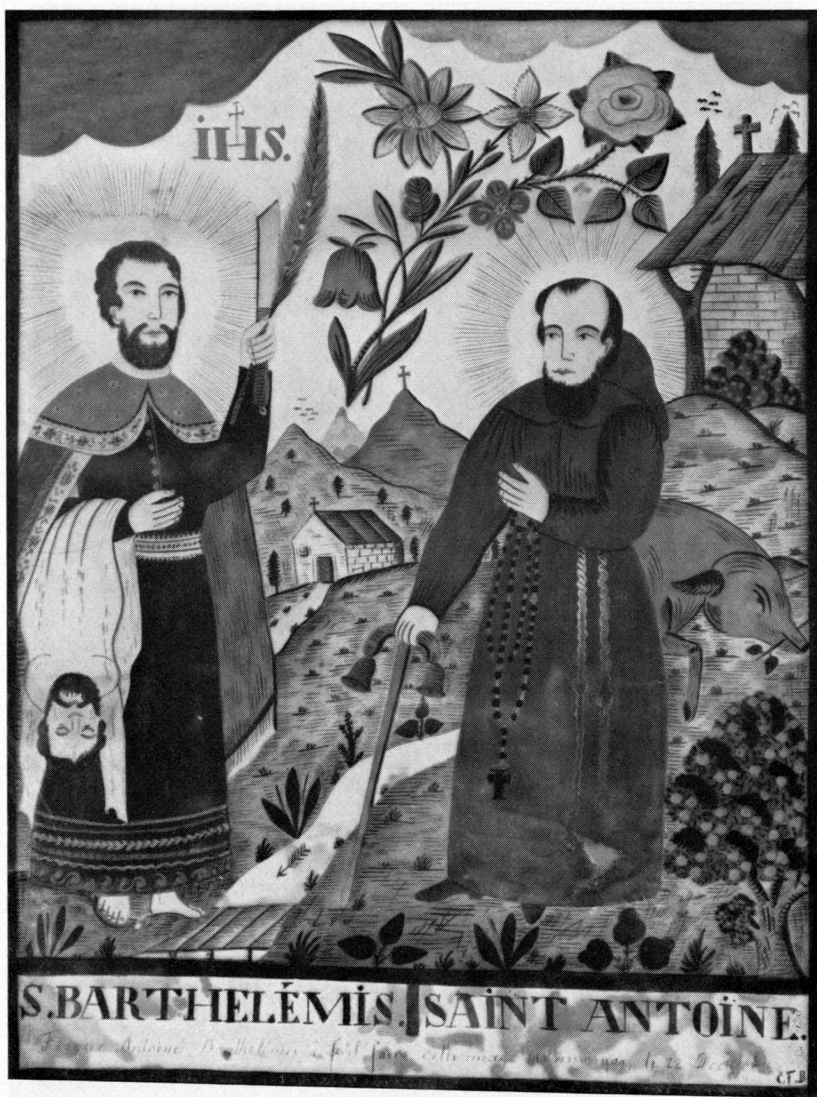
Diocèse de Sens, 15. mai 1875.





SAINT LÉGER ÉVÊQUE.

à Brignem sur Vendaz le 11 du Janvier 1869.

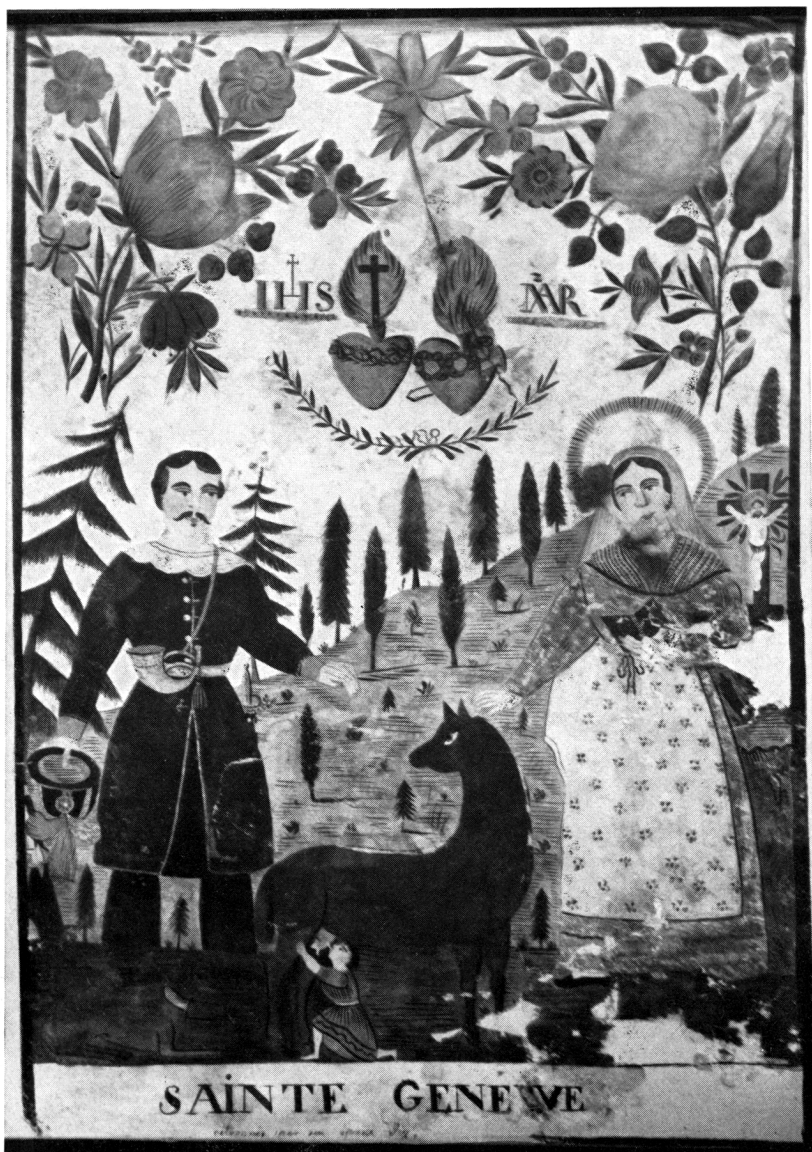




SAINT PIERRE.
Fête des Apôtres.

S. SEBAS TIEN.
à Vaisonay le 4 Décembre 1869.





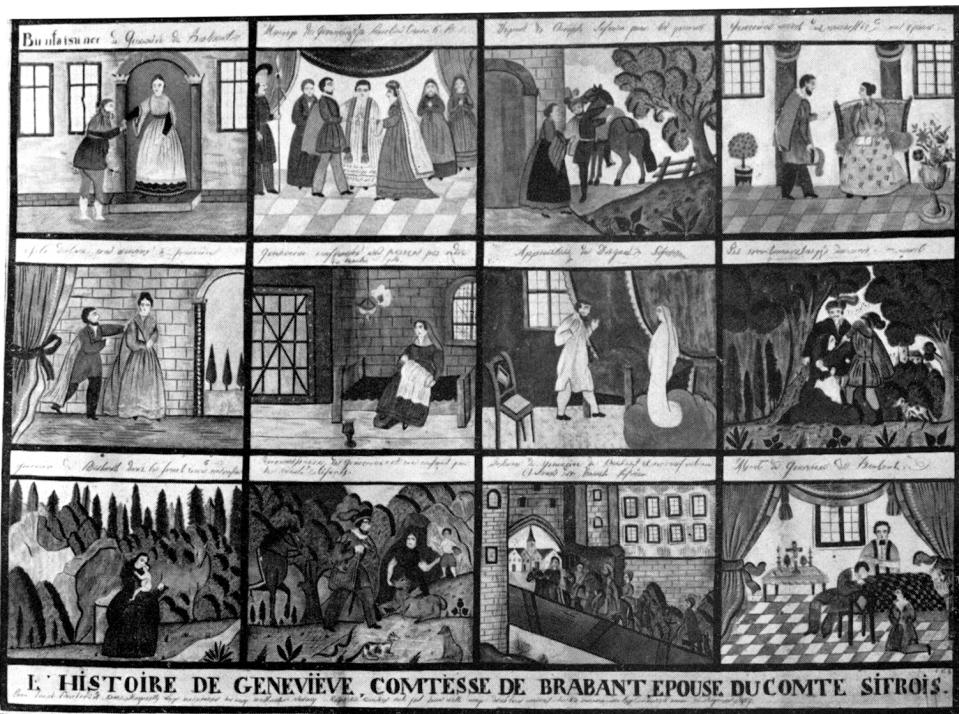


SAINT JACQUES Patron

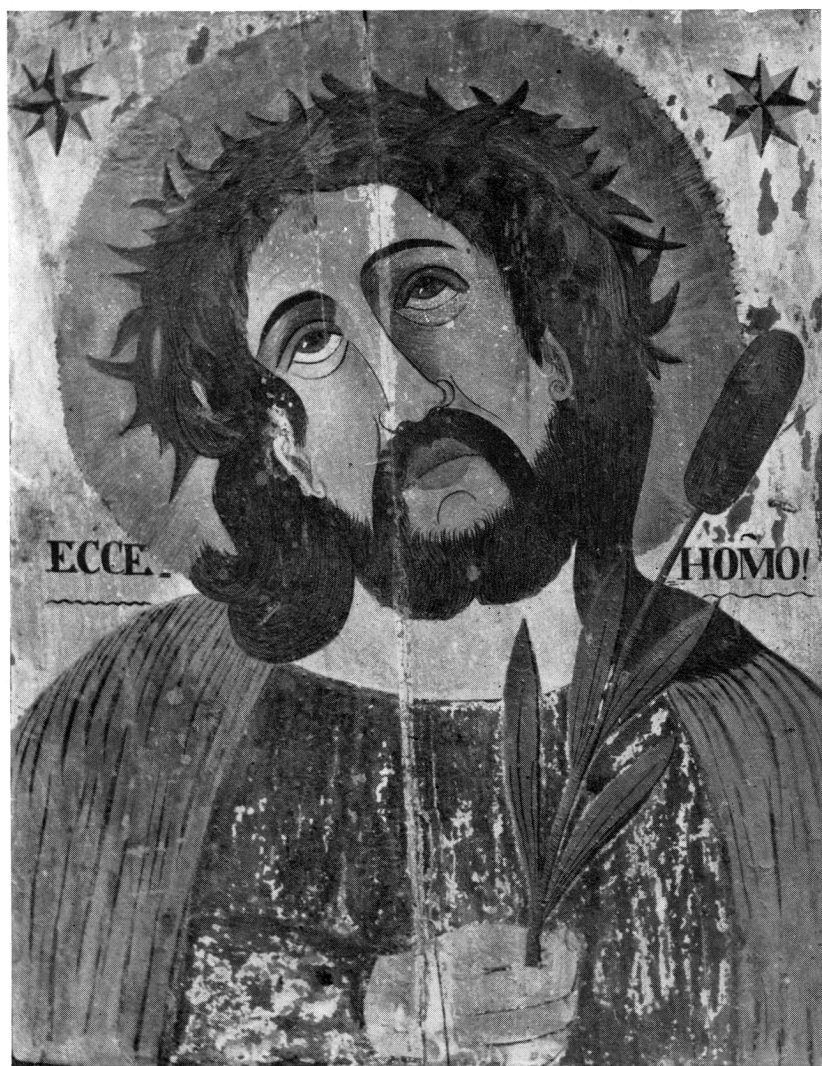
St. Jacques, ap. 1000

S^t BARTHELEMIS Order

St. Bartholomew, ap. 1000









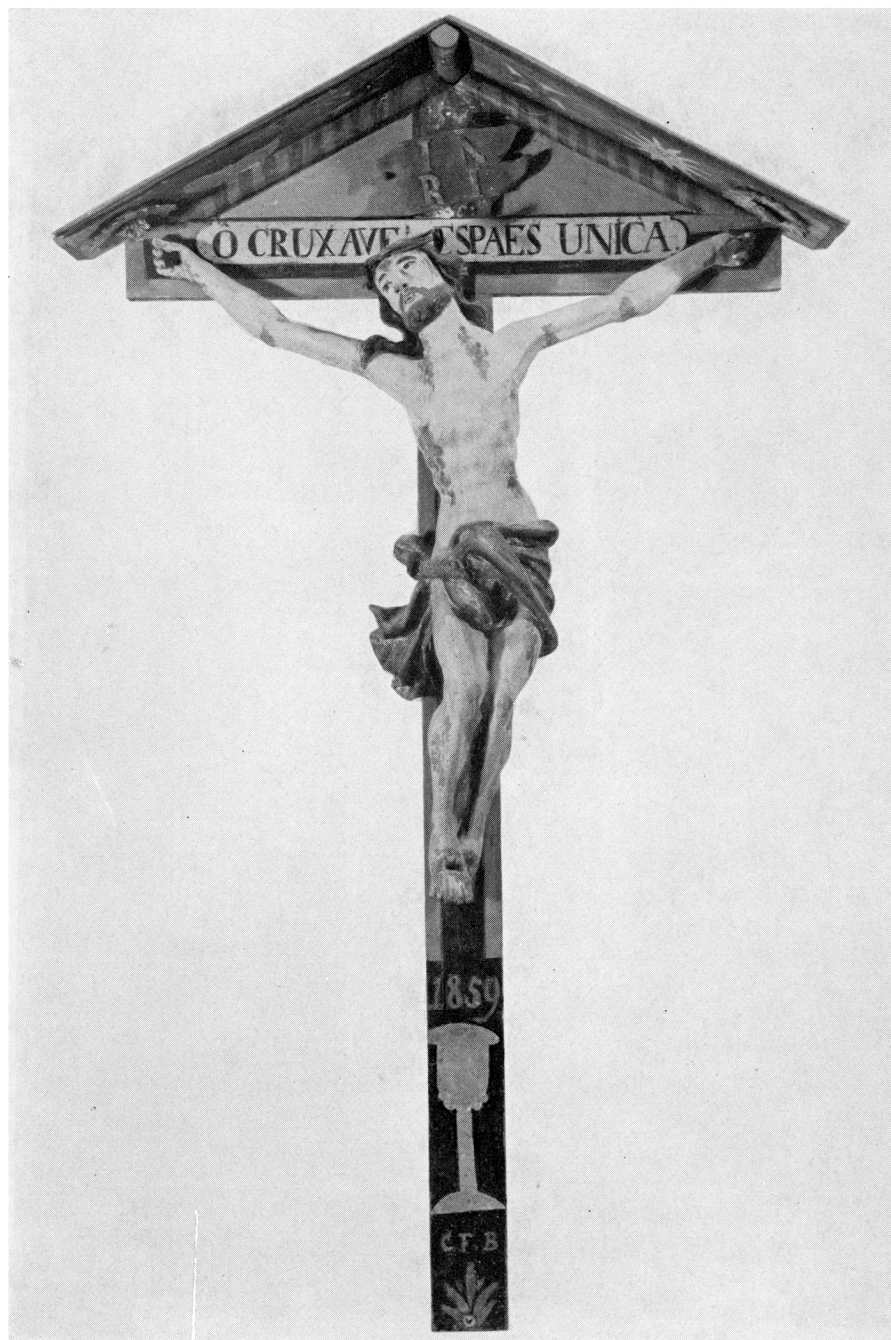


MARIE JEANNE BOURNISSAY,
FÈME A LÉGIER FRAGNIER, NÈ

l'année 1812, mariée l'année 1830. —

Apparition de l'Infernal à l'Épiscopo.





JEAN JOSEPH SIERRO CONSEIL^{IV}

1854

